



Nombre de document(s) : **1**
Date de création : **25 août 2009**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

La magie Modiano	
Le Monde - 20 avril 1990.....	2

*Ce document est protégé par les lois et conventions internationales
sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.*

Le Monde

Le Monde
Vendredi, 20 avril 1990, p. 18

La magie Modiano

BRAUDEAU MICHEL

IL y a des moments, rares, dans la vie d'un lecteur de fond, où un roman tout à coup nous envahit, nous touche au plus intime, sans qu'on puisse indiquer exactement pourquoi, par où nous sommes pris; parce qu'on ne tombe jamais amoureux pour telle ou telle raison, mais contre toute attente. A quoi cela tient ? Au talent de l'auteur ou telle raison, mais contre toute attente. A quoi cela tient ? Au talent de l'auteur sans doute. A un instant de vulnérabilité plus grande du lecteur. Peut-être. A l'ajustement précis d'un style avec son thème, à une charge émotive plus intense de la part du romancier, comme c'est le cas aujourd'hui avec Voyage de nocces de Patrick Modiano.

Pourtant, une chose est sûre, jamais Modiano n'a été aussi délibérément lui-même que dans Voyage de nocces, avec ses paysages, ses personnages à l'identité trouble, ses quartiers fantomatiques, ses noms de famille ou d'hôtel dont il a comme une mine inépuisable, rien qu'à lui, ses saisons, ses revenants. C'est encore du Modiano, de livre en livre un jeu de variations sur quelques accords, toujours les mêmes (à propos, il faudrait imposer au concours d'entrée dans les écoles de journalisme une épreuve : " Rédigez un article sur l'art de Patrick Modiano sans utiliser les expressions petite musique ni magie ", épreuve et handicap dont nous sommes dispensés, ayant été formés sur le tas), une musique donc,

repérée depuis longtemps, déchirante, unique.

C'est l'été, un mois d'août à Milan, le narrateur descend dans un de ces hôtels, près de la gare, frais et luxueux comme des tombeaux, où le barman lui explique qu'il ne faut jamais venir à Milan en août, que tout est fermé. Deux jours plus tôt une femme s'est suicidée dans une chambre. Une Française, c'était dans le journal : " Ils s'imaginent, dans leurs articles nécrologiques, pouvoir retracer le cours d'une vie. Mais ils ne savent rien. Il y a dix-huit ans j'étais allongé sur ma couchette de train quand j'ai lu l'entrefilet du Corriere della sera. J'ai eu un coup au coeur : cette femme dont il était question et qui avait mis fin à ses jours - selon l'expression du barman, - je l'avais connue moi. "

Il reviendra à Milan, bien plus tard, en avion, pour faire croire qu'il est à Rio, alors qu'il rentre à Paris incognito, membre du Club des explorateurs et part régulièrement à l'autre bout de la terre filmer un de ces documentaires comme on en projette à Pleyel, sur les traces de Fawcett ou le long du Nil, fleuve des dieux. Il en a assez, s'installe dans le quartier de la Porte-Dorée, près du Musées des colonies, où il a connu ses amis explorateurs Cavanaugh et Wetzell.

Il ne donne pas signe de vie, même à sa femme Annette qui doit le croire

disparu, dans leur appartement de la cité Véron, derrière le Moulin rouge, le tromper déjà avec Cavanaugh. Il veut penser à la suicidée de Milan, Ingrid, laisser le souvenir monter en lui, comme un chagrin, une mélancolie de si longue date que, pour un artiste, il serait idiot d'en guérir.

NE pas donner signe de vie, c'est, à des années de distance, répéter un jeu qu'Ingrid et son mari Rigaud avaient montré au narrateur, Jean, dont ils venaient de faire la connaissance en le prenant en stop sur la route de Saint-Tropez. Ils louaient un bungalow sur la plage de Pampelonne et ne voulaient pas être invités aux fêtes organisées chaque nuit par les propriétaires voisins. Ils éteignaient donc la lumière, faisaient mine de dormir dans leurs transats. Et si on leur tapait sur l'épaule ? " On fera semblant d'être morts. " Il faudra longtemps à Jean pour comprendre que des gens comme Ingrid et Rigaud ont passé des périodes entières de leur vie à faire semblant d'être morts.

Notamment en 1942. Ingrid et Rigaud avaient fui Paris, franchi la ligne de démarcation en fraude, s'étaient installés au printemps sur la Côte d'Azur, à l'Hôtel Provençal de Juan-les-Pins. S'étaient déclarés " en voyage de nocces ". La ville était peuplée d'étranges fuyards pour qui la vie paraissait continuer sans le souci de la guerre, qui allaient au restaurant, faisaient des projets de



EUREKA.CC

une solution de CEDROM SNI

sports d'hiver, comme dans un rêve. " Tous ces gens, dont la présence les rassurait autour des tables et qu'ils voyaient à la plage pendant la journée, leur semblaient maintenant irréels : des figurants qui faisaient partie d'une tournée théâtrale que la guerre avait bloquée à Juan-les-Pins, et qui étaient contraints de jouer leurs rôles de faux estivants sur la plage et dans le restaurant d'une fausse princesse de Bourbon. "

La réalité refit surface avec l'apparition d'un sombre individu venu de Paris compulsant les registres d'hôtel afin d'écrire un article sur la Côte d'Azur, " ghetto parfumé ". Tous s'étaient dispersés, Ingrid et Rigaud réfugiés dans la villa abandonnée d'une riche Américaine, une pâtisserie gothique à la Walter Scott dont ils devinrent les gardiens, le temps de la guerre, toujours en voyage de nocces.

TOUT cet épisode de Juan-les-Pins est d'une beauté ensoleillée et dangereuse. Plus que jamais l'élégante attitude de " faire semblant " - de ne pas avoir peur, d'être mariés, de ne pas savoir qu'il y a une guerre, de ne manquer de rien - paraît liée au désespoir, à l'angoisse. Ces faux époux - au printemps 42, - ne sont pas là pour des vacances.

Mais comme les autres, parce qu'ils sont juifs. Cette impression que donnent les personnages de patiner, insouciant, sur une couche de glace de plus en plus mince, on la retrouve à Paris, dans le quartier de la Porte-Dorée où Jean se souvient et recompose la vie d'Ingrid.

Il a toujours aimé la périphérie de Paris, les hôtels près des portes de la ville. Jeune, il en a fait le tour avec sa femme : " Combien d'hommes et de femmes que l'on imagine morts ou

disparus habitent ces blocs d'immeubles qui marquent la lisière de Paris... J'en avais déjà repéré deux ou trois, Porte Dorée, avec sur le visage un reflet de leur passé. Ils pourraient vous en dire long mais ils garderont le silence jusqu'au bout et cela les indiffère complètement que le monde les ait oubliés. " On peut compter sur Modiano pour avoir une liste des avenues, des hôtels, des brasseries assez complète, de la porte de Champerret à celle de Bagnolet, ces zones de repli où l'on est moins prisonnier qu'au centre de la ville, d'où l'on peut fuir en quelques pas.

Il aime Paris au point de le transfigurer parfois en une ville du bord de mer. " Les parasols et les chaises cannées des terrasses, l'aspect balnéaire qui était encore celui des Champs-Élysées, la douceur des soirs de Paris... " A Pigalle, en bas de son ancien appartement-paquebot, il voit d'en bas son ami Cavanaugh qui le croit mort, " debout, là-haut, une coupe de champagne à la main ? Devant le bastingage, il contemplait avec d'autres invités la place Blanche, qui ressemblait à un petit port de pêcheurs où l'on vient de faire escale ". Ailleurs, les lumières et les ombres alternées sur Paris lui donnent l'illusion d'être à Casablanca.

Au fil de son enquête, il se rappelle le soir où il a vu Ingrid pour la dernière fois, où elle lui a confié au restaurant japonais les fragments de son histoire qu'il désirait connaître, avant de lui dire adieu dans une avenue près des Invalides : " Il arrive dans la vie un moment où le cœur n'y est plus. " Il a retrouvé la trace de Rigaud dans un deux-pièces sur le boulevard Soult, dans une table de nuit des coupures de presse et dans la loge un concierge désabusé : " Les gens ne reviennent

plus, monsieur. Vous ne l'avez pas remarqué ? "

RAREMENT le goût de Modiano pour certains quartiers, certaines rues ou brasseries, tous lieux qu'il sait peindre comme personne, aura été si peu gratuit. Les frontières de quartiers dans la ville ne sont pas purement esthétiques, couleur locale, effet de passé, de mode. Ce sont des frontières de l'histoire, des lignes de démarcation qui renvoient à une guerre, au meurtre collectif, à la persécution. Tout le poids des objets si légers qu'il fait défiler sous nos yeux, photos jaunies, poignées de sable ou de neige, vient de leur densité, de leur charge politique. Redécouvrir la politique à travers le filtre d'une nostalgie pour des images perdues, des voix évanouies, ce n'est pas la méthode classique du roman engagé - que plus personne ne lit, du reste. C'est un travail de magicien. On peut vous raconter ses tours, nommer ses instruments, la porte Champerret et une pinède sur la Côte, des rires au bord d'une piscine, une baigneuse au soleil qui fait la planche pendant la guerre, l'été qui donne l'envie de mourir, mais quant à vous expliquer comment l'artiste opère avec tout cela, mystère. La magie, cette ellipse du temps, ne se démontre pas.

VOYAGE DE NOCES de Patrick Modiano, Gallimard, 157 p, 74 F.

Note(s) :

LIVRE

Note(s) :

VOYAGE DE NOCES

Note(s) :

MODIANO PATRICK

© 1990 SA Le Monde ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news:19900420-LM-149155 - Date d'émission : 2009-08-25

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)